

Luc 18 9 – 14      *Psaume 65 1 à 9 / Psaume 26*

Jésus ce matin destine sa parabole à ceux qui, persuadés en leur for intérieur d'être justes et si contents de l'être, se prennent à mépriser les autres. Et cette parabole nous arrive par l'évangéliste Luc, c'est lui qui prend grand soin de préciser l'adresse, le destinataire : celui qui considère son prochain comme un rien du tout.

Jésus ne règle pas ici ses comptes avec un groupe de gens bien précis, même pas avec ces pharisiens que nos lectures successives et un peu rapides des évangiles nous feraient remiser dans la catégorie des affreux.

Nous aimons d'ailleurs bien régler le compte des pharisiens : des vieux fossiles dont –Dieu merci- nous ne sommes pas ; parce que notre lecture de la bible est plus éclairée, parce que nous sommes plus tolérants et moins coincés.

Parce que... tout un tas de bonnes raisons qui –si on veut bien s'arrêter deux minutes à considérer le cheminement de ce genre de raisonnement- tout un tas de bonnes raisons qui nous amènent sans coup faillir à l'exacte posture du pharisien de la parabole. C'est à dire à rendre grâce, sinon à Dieu, en tout cas à la perspicacité de notre jugeote ; et à considérer qu'en la matière, décidément d'autres sont passablement moins gâtés. Il faut –disait Chateaubriand- être économe de son mépris, vu le grand nombre de nécessiteux. Redoutable citation.

Mais redoutable, la parabole de ce matin l'est aussi.

Redoutable, parce qu'elle fonctionne comme un balancier qui va du pharisien au collecteur d'impôt, et qui, à chaque fois qu'il passe devant nos yeux, nous rappelle qu'à l'instant où nous considérons que notre attitude et notre ouverture de foi valent mieux que celle du pharisien, nous en sommes –mais à l'instant-même- devenus l'exacte copie.

Redoutable et implacable mécanisme dont ne saurait s'extraire tout seul.

C'est pour cela que Jésus nous laisse de simples paraboles : des histoires où n'interviennent que peu de gens, ce qui nous permet de faire ressortir leur individualité, leur particularisme.

Et ce matin, les deux intervenants confinent presque à la caricature, parce que sont réunis là les opposés parfaits de ce qu'on peut trouver en matière de personnage bien noté et mal noté.

Le mal perçu, c'est ce publicain, ce collecteur d'impôt : Et, dans le contexte du temps de Jésus, la seule chose que n'avait pas volé un individu de son genre, c'était sa réputation. Celle de quelqu'un qui s'était mis au service de l'occupant romain pour prêter son concours intéressé dans la perception des taxes qui frappaient –et parfois durement- les sujets de tout l'empire.

On n'est pas ici en présence d'un fonctionnaire commis à la tâche ingrate de papillonner les par-brise ou d'expédier les douloureuses. Quelqu'un qui collecte les taxes pour les romains n'est pas salarié, et donc, il se paie lui-même sur les contribuables, ses propres concitoyens. Et ça, on s'en doute, ça passe très mal.

Les pharisiens, à l'inverse, passent beaucoup mieux. Parce que les pharisiens, ce sont certes des religieux, mais pas du genre à nicher dans un palais à 38 millions d'euro, ni non plus à brasser d'explosives théories politico-religieuses. Les pharisiens étaient austères et rigoristes, certainement, mais ils n'étaient perçus ni comme des voleurs, ni comme des illuminés ; tout simplement parce que dans leur immense majorité, ils étaient honnêtes, voire même, et comparativement aux autres courants religieux, proches du peuple.

Quand on parle de pharisiens, c'est de la réalité du temps de Jésus qu'il faut tenir compte avant que de se fier aveuglément à notre imagerie. Parce que ce que notre imagerie nous présente, c'est souvent le type du pharisien richement vêtu, arrogant et bedonnant. Mais j'aimerais bien qu'on m'explique comment on peut bedonner en jeûnant deux jours par semaines. Parce que le pharisien de la parabole de ce matin jeûne deux fois par semaine. La loi de Moïse ne l'y oblige pas, mais il le fait, parce qu'en conscience, il pense que c'est bien, que c'est mieux, mieux que ce que fabrique l'autre collabo qui n'en mène pas large au fonds du temple.

Nous avons nos imageries, le pharisien ses principes et le collecteur d'impôt sa conscience qui le travaille. On en est là de la parabole, et on est ce matin dans le temple.

C'est ce qui nous rassemble d'accord, mais encore. Quel est le sens d'être réunis dans un endroit comme celui-la ? Quelles en sont les raisons ?

Il n'y a pas d'obligation et s'il est un domaine où s'applique maintenant le principe de laïcité, c'est paradoxalement à propos des lieux de culte. Chacun, et c'est bien établi, est libre de pratiquer ou non sa religion, d'en changer ou de ne pas en avoir. Alors pourquoi se rend-on dans un temple ?

Par habitude ; parce que ça fait partie de notre identité ; pour rencontrer d'autres gens ; par curiosité ; pour accompagner quelqu'un, en réalité ou en mémoire ; parce qu'aujourd'hui s'en est fait sentir le besoin : toutes ces raisons et quelques autres sont parfaitement fondées. Il est d'ailleurs imaginable que les motivations du pharisien et celles du collecteur d'impôts n'aient pas été exactement les mêmes.

Mais ils sont là ; nous sommes ici ; de la même humanité, dans la maison du même Seigneur, dans sa maison de prière pour tous les peuples, pour reprendre la formulation du livre d'Ésaïe (56, v. 7). Jésus lui-même va citer le passage dans le chapitre suivant de cet Évangile (Luc 19 v. 46).

Et donc le pharisien prie, le publicain prie. Prier c'est parler à Dieu qui est là. Il n'y a rien de magique là dedans. Parler à Dieu qui nous entend c'est à la fois énorme et d'une simplicité biblique.

On peut même prier Dieu avec mots de la Bible. Les psaumes sont des prières et beaucoup expriment ce que prie le collecteur : un grand nombre de psaume dit la misère de celui qui sait se tromper de chemin, conscient d'être perdu : « Seigneur prend pitié » se décline-t-il ainsi au fil des psaumes, des profondeurs de celui qui crie (Ps 103) aux bouffées de chagrin de qui dépérit (Ps 6).

Ce sont ces mots là que reprend le collecteur d'impôt, à son compte et sans les droits d'auteurs, parce que, comment faire autrement ?

Mais n'allons pas croire que le pharisien fasse n'importe quoi : il prie aussi, en lui-même, bien droit dans ses bottes, mais il prie. Et il utilise lui aussi des tournures de phrases qui s'apparentent à certains psaumes. Alors moins nombreux, peut-être, il faut un peu les chercher. Mais on en trouve aussi, tel ce psaume 26 où David rappelle qu'il n'est pas allé s'asseoir chez les malfaisants et n'a pas cautionné les assassins. Brave pharisien qui se positionne comme le roi David, avec en supplément, une comparaison peu flatteuse à l'égard le collecteur d'impôt.

Mais la prière n'est pas une question de tournures de phrases, ni le livre des psaumes un grimoire à incantations. Et devant Dieu aussi, ce qu'on est parle plus fort que ce qu'on dit.

Oh le pharisien n'a pas proféré de mensonges éhontés, des hérésies à faire crouler les colonnes du temple. Il a imaginé que ses jeûnes et ses aumônes le maintenaient sur la voie juste et que c'était très bien comme ça. Et il s'est trompé quand il a considéré que c'était mieux que ce pêcheur de collecteur d'impôt avait à dire à Dieu.

Alors oui le collecteur d'impôt était complètement perdu, pêcheur pour rester dans la terminologie, et il le savait. Et tous ceux qui vont au temple, du pharisien au publicain, et comme ceux qui n'y vont pas, le sont aussi. Il n'y a pas un juste, pas même un seul notera l'apôtre Paul (Rm 3 v 10).

Il n'y a que des gens que Dieu, par grâce, justifie et replace dans la voie de son amour. Personne ne mérite la grâce de Dieu : pas plus ceux qui vont au temple que ceux qui n'y vont pas. Mais effectivement, dira Jésus, le collecteur d'impôt rentra chez lui justifié, tandis que l'autre non.

Le temple, dans la parabole de ce matin, ne fonctionne pas comme une grosse machine à se concilier Dieu ; une sorte de salon lavoir des âmes. La seule mécanique qui est décrite, c'est celle où celui qui s'élève est abaissé ; celui qui s'abaisse, relevé.

Parce que celui qui s'élève le fait par-dessus les autres ; et cela n'a pas sa place dans la bonne nouvelle. La bonne nouvelle c'est que nous n'avons pas à marcher sur les pieds de nos prochains, pas à rabaisser qui que ce soit pour démontrer que nous sommes meilleurs. Cet automatisme ne fonctionne pas.

Ça n'a, avec Dieu, jamais fonctionné, parce qu'il nous a tous créés et qu'il sait de quoi nous sommes faits.

Ça ne peut pas fonctionner, parce que la sollicitude de Dieu est première, et que la juste voie sur laquelle il nous appelle c'est celle du respect et de la bienveillance. Celle-là même où lui-même nous maintient ; et c'est pour que nous y marchions tous ensemble à sa rencontre.